

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François-Marie BUSSARD

Nos morts : M. le Chanoine Auguste Quenet, le Rd  
Père Athanase Cottier, M. Paul Voutaz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1935, tome 34, p. 264-268

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



## NOS MORTS

### M. LE CHANOINE AUGUSTE QUENET

curé-doyen de St-Ursanne

chanoine honoraire de l'Abbaye de St-Maurice

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris la mort de M. le Chanoine Quenet, curé-doyen de St-Ursanne. Pour dire les mérites du défunt et faire ressortir les qualités d'intelligence et de cœur de cet excellent prêtre il fallait la plume autorisée de Mgr Folletête, Révérendissime Vicaire Général du Jura. Laissons-lui la parole en reproduisant le bel article nécrologique consacré à notre Chanoine honoraire dans le « Pays » de Porrentruy.

« Il était grand, fort, d'une constitution saine et robuste, d'une résistance aguerrie par le rude climat montagnard et l'on pouvait lui prophétiser avec confiance d'atteindre les 81 ans de son oncle, le vénérable curé de Develier. Mais la mort l'a frappé presque brusquement, comme la foudre les hauts sapins de ses chères montagnes, et nous nous

tenons au pied de sa tombe entr'ouverte, tous, famille, amis, confrères, paroissiens, émus de la disparition si inopinée de ce prêtre, dont la bonté modeste était un des traits principaux.

Il avait vu le jour en 1871, au Prépétitjean, paroisse de Montfaucon, au sein d'une famille de vieille souche, dans laquelle les traditions chrétiennes se transmettaient, comme un héritage, de génération en génération. Le sacerdoce et la vie religieuse y étaient en honneur, et y comptent encore aujourd'hui plusieurs représentants. Après les premières leçons de l'école du village, dont le solide renom était alors déjà acquis, Auguste Quenet alla demander au Collège de St-Maurice le complément de sa formation intellectuelle et morale. Ce qu'il y fut, la réputation qu'il y a laissée, ce n'est pas aux palmarès, qui enregistrent les succès classiques, qu'il faut le demander, mais aux souvenirs d'autrefois, aux condisciples, dont la mémoire est encore pleine des actes de bonne camaraderie, des services rendus, du dévouement constant et de l'amitié fidèle du jeune étudiant. C'est sans doute tout cela et le constant attachement du défunt à la maison de son éducation, que Monseigneur Mariétan entendait reconnaître et récompenser, en conférant à M. le doyen Quenet le camail rouge des chanoines honoraires de la royale Abbaye.

Traditions de famille, piété personnelle, éducation religieuse, toutes circonstances qui, avec la grâce de Dieu qui constitue l'élément principal de la Vocation, conduisirent le jeune étudiant des bancs du collège au pied des chaires de théologie de l'Université de Fribourg et du Séminaire de Lucerne. Nous n'y insistons pas ; sa vie tout entière témoigne du sérieux de sa vocation et des qualités de son âme : rien d'une piété affective et sensible, rien des hautes contemplations de la mystique, mais une piété raisonnée, sérieuse, positive, une volonté fermement assurée dans la fidélité au devoir d'état.

Enfin se leva le grand jour de l'ordination, 16 juillet 1899, et bientôt après, celui de la Première Messe. Montfaucon se souvient encore de cet événement mémorable : deux prêtres de la même famille, portant le même nom, camarades d'enfance, d'études et de séminaire, célébraient leur Première Messe, le même dimanche, dans l'église de St. Jean-Baptiste. Les paroissiens et la famille des deux prêtres, dont les ramifications s'étendaient au loin, eussent suffi à remplir l'église ; mais la Montagne entière semblait s'être donné rendez-vous pour s'associer à cette fête mémorable.

Puis, après le Thabor de la Première Messe, voici le dur travail de l'apostolat. L'abbé Auguste Quenet inaugura son ministère à Delémont, où il demeura trois ans. Il fit ses premières armes sous la conduite de M. le doyen Fleury. Ce dernier, déjà atteint par une grave maladie, obligé à beaucoup de ménagements, se voyait contraint de se

décharger du travail pastoral sur les épaules plus fortes de ses vicaires. Il appréciait particulièrement dans l'abbé Quenet son dévouement absolu, sa régularité ponctuelle, son jugement droit, et il lui accordait sa pleine confiance. C'est avec une peine véritable qu'il dut consentir à se séparer de lui, lorsque le jeune vicaire fut appelé à la tête de la paroisse d'Epauvillers. C'était en 1902 ; il devait y rester vingt ans.

Dès ses premiers actes, il conquist les sympathies de tous, et il eut vite fait, par sa simplicité, son tact, sa fidélité au devoir, de redresser une situation alors gravement compromise ; le R. P. Croquet lui avait d'ailleurs préparé les voies. A Epauvillers, il se sentait dans son milieu ; ses fortes attaches à la terre du pays favorisaient son ministère auprès de cette population paysanne du Clos du Doubs, dont il comprenait si bien les intérêts et les besoins. Ainsi s'établirent naturellement entre le pasteur et ses ouailles des liens de compréhension mutuelle et de sympathie réciproque, que l'on croyait devoir durer jusqu'à la mort.

Et voilà qu'au bout de vingt ans d'un ministère aussi paisible que fécond, en 1922, un appel se fit entendre, qui jeta son âme dans une grande perplexité. Les succès de son ministère, sa simplicité, sa bonté toute familière avaient charmé d'autres que ses paroissiens d'Epauvillers et St-Ursanne le demandait avec instance pour succéder à M. le chanoine Braun. Il hésita longtemps ; il lui en coûtait de rompre les liens qui l'attachaient si fortement à sa première paroisse. Il n'éprouvait certes aucune ambition de briller sur une scène plus importante, dont il redoutait d'ailleurs les obligations. S'il céda aux instances, qui faisaient pression sur lui, on peut être certain que ce ne fut pas par sentiment de vanité ou d'orgueil, mais parce qu'il croyait voir dans cet appel une indication providentielle. Regretta-t-il sa décision ? il ne nous appartient pas de chercher à deviner un secret, qu'il a soigneusement gardé ; ce qui est certain, c'est que s'inaugurait pour lui un nouveau ministère qui lui imposait des charges plus lourdes. Il les accepta courageusement et il s'efforça de les remplir avec la même conscience.

Cette rapide esquisse ne nous permet pas d'insister sur les œuvres de son ministère à St-Ursanne. Disons simplement qu'à côté du ministère ordinaire des âmes, sa sollicitude active s'étendait aux écoles primaires de la ville, de la commission desquelles il était président, à l'hospice des vieillards, cette œuvre de charité si bienfaisante pour notre région, à l'orphelinat, aujourd'hui établissement d'incurables à Miserez, qui mérité si bien son titre de « Bon Secours », à la Maison Béchaux, cette intéressante fondation pour les enfants débiles, aux œuvres paroissiales enfin, pour lesquelles il acheta une maison, pourvue des locaux nécessaires à leur développement. Ajoutons

encore que l'hôpital et l'orphelinat de Saignelégier le comptaient depuis de longues années au nombre des membres de leurs commissions administratives. Partout on appréciait sa collaboration active, sa sollicitude dévouée, son sens pratique, la sûreté de son jugement.

Son action rayonnait ainsi bien au-delà des limites de sa paroisse et son nom était partout entouré de l'estime universelle. Il savait, en effet, se la concilier, non par brigue et flatterie, mais par sa simplicité de bon aloi, par sa bonhomie, par sa modestie ennemie de tout éclat, la bonté de son cœur, la droiture de son caractère, la générosité de son hospitalité à l'égard des candidats aux examens d'Etat, la fidélité de son amitié. L'auteur de ces lignes en a éprouvé la solidité, depuis 1909, à l'occasion d'un pèlerinage commun avec le cher défunt en Terre-Sainte ; d'autres souscriraient également volontiers à ce témoignage. Cet ensemble de qualités naturelles et de vertus sacerdotales font ressentir plus vivement la perte de ce prêtre, qui laisse partout d'unanimes regrets. Mais, pour le chrétien, ces regrets se changent en d'unanimes prières, dernière preuve d'attachement, de reconnaissance et d'amitié donnée au cher défunt. »

Nous tenons à ajouter à cet éloge un mot de particulière sympathie à l'adresse de M. le Doyen Quenet en soulignant l'amitié qu'il portait à l'Abbaye de St-Maurice, où il se plaisait à faire de fréquentes visites. Successeur à la cure de St-Ursanne de M. le Doyen Braun qui était Chanoine honoraire de St-Maurice, M. Quenet portait également dans sa belle collégiale le camail rouge de l'Abbaye. Rappelons encore que le regretté défunt était un membre dévoué du Conseil d'administration du Collège St-Charles. à Porrentruy.

## LE R<sup>d</sup> PÈRE ATHANASE COTTIER

Depuis notre avant-dernière livraison des « Echos » la mort a de nouveau clairsemé les rangs de nos anciens. A Bulle, où il était de passage, est décédé le R. P. Athanase Cottier, Capucin.

Le défunt, originaire de Bellegarde, était né à Praroman en 1874. Il fit ses études secondaires aux Collèges de Romont et de St-Maurice, puis il entra dans l'Ordre des Capucins en 1892. Devenu prêtre, la Suisse romande entière fut son champ d'activité. Partout il prodigua les trésors de son âme d'apôtre et, dans toute la mesure où ses forces le lui permirent, il se dépensa sans compter.

Lorsqu'il était aumônier du Pensionnat de Ste-Croix, à Bulle, il publia un catéchisme à l'usage des élèves. Plus

tard il fit paraître une histoire de Notre-Dame de Compassion. Au moment où Dieu le rappela à Lui il préparait d'autres travaux historiques.

Ame de religieux exemplaire et de prêtre tout dévoué au bien des fidèles, le Père Athanase s'en est allé vers son Dieu qui l'aura récompensé de son zèle et de ses mérites.

## M. PAUL VOUTAZ

Paul Voutaz est mort, à l'âge de vingt ans, le 8 juillet 1935. Malade depuis de longs mois, il était en traitement à Crans sur Sierre au moment où Dieu le rappela à Lui. Nous compatissons à la douleur de ses excellents parents pour lesquels ce grand jeune homme était une source de joie et de consolation.

C'est à St-Maurice que Paul Voutaz fut initié aux études secondaires. Les trois ans qu'il y passa emplirent sa mémoire des plus doux et des plus agréables souvenirs. Il avait aimé ses professeurs et il ne les oubliait pas ; il avait goûté aux splendeurs des cérémonies liturgiques et son cœur gardait intactes les premières impressions reçues. Hélas, sa santé ne lui permit pas de terminer le cycle des classes littéraires.

Que pourrions-nous dire de cet étudiant que nous avons connu et apprécié ? Sa docilité était parfaite ainsi que son esprit d'application. Animé de sentiments religieux très profonds, il donnait toujours le plus bel exemple de piété et de dévouement.

Lorsque la maladie commença à miner, lentement son organisme, il fut, nous disent ses amis, le patient admirablement surnaturel que l'épreuve purifia sans cesse. Dans la littérature et la musique, il trouvait moins un délassement qu'une occasion de monter progressivement vers la perfection du chrétien.

Chne F.-M. BUSSARD